

Philippe Sollers ou l'enfance à l'œuvre

Par Christine Rousseau

Le Monde, 05.04.01

Brillant, stimulant, provocant en ce qu'il révèle d'un passé trop longtemps occulté, l'essai biographique de Gérard de Cortanze - premier du genre - invite à relire sous un jour nouveau l'odyssée sollersienne.

PHILIPPE SOLLERS ou la volonté de bonheur, roman de Gérard de Cortanze. Ed. du Chêne, "Vérité et légendes", 274 p.

D' *Une curieuse solitude à Passion fixe*(1), elle est là, présente, écrite, visible. Lisible. Et pourtant, étrangement, elle est occultée, annulée, censurée. Elle, c'est une histoire singulière, celle d'un certain Philippe Joyaux dit Philippe Sollers. Atypique à plus d'un titre : une petite enfance à Bordeaux (il y est né en 1936) pendant la deuxième guerre mondiale, au sein d'une famille de grande bourgeoisie, anglophile ; une jeunesse marquée d'abord par les maladies et se terminant par les séjours dans les hôpitaux militaires lors de la guerre d'Algérie. Et, toujours, des amours peu conventionnelles. Or c'est justement cette biographie cachée que Gérard de Cortanze a choisi de mettre en lumière dans *Philippe Sollers ou la volonté de bonheur*, roman. Ce dernier terme étant à entendre non comme une liberté prise par l'essayiste, mais bien comme moyen de "*dévoiler l'envers des apparences*" pour approcher au plus près la vérité de son sujet. Et ainsi faire sienne cette proposition de Sollers s'inspirant de Pascal : "*Le préjugé veut sans cesse trouver un homme derrière un auteur ; dans mon cas, il faudra s'habituer au contraire.*"

Certains s'y refuseront, une fois encore, et par là même rejeteront ce "roman" brillant, stimulant, nourri avant tout d'une lecture minutieuse de l'œuvre, mais aussi d'entretiens (avec Sollers lui-même), de témoignages - en particulier celui de Dominique Rolin, que Sollers rencontra dès 1958, après la parution d' *Une curieuse solitude* - et riche de nombreuses photographies, souvent inédites (notamment de Julia Kristeva, que Sollers épousa en 1967, et de leur fils, David), qui s'imbriquent au récit. Un livre dérangent, donc, par ce qu'il

révèle d'un malentendu historique et social et du déni d'une personne; passionnant surtout par sa manière de saisir une enfance à l'œuvre et de remonter aux origines de l'écriture.

Que rapporte-t-on de cette traversée ? Plusieurs pistes essentielles qui toutes convergent vers un homme pudique et secret à sa manière, fidèle à sa devise : "*Pour vivre caché, vivons heureux.*" Il y a, bien sûr, le passé occulté et cette "*sauvagerie de l'enfance*", comme la nomme Sollers.

C'est Vichy, l'occupation allemande de la demeure familiale, la destruction de la maison maternelle de l'île de Ré... Et aussi les aviateurs anglais cachés dans la cave, les messages sibyllins de Radio Londres, l'interdiction faite par les parents de chanter à l'école *Maréchal, nous voilà*. Un pas de côté, hors du rang... (des meurtriers), déjà ! Le refus, donc. Comme plus tard, celui d'aller se battre en Algérie, ou encore celui, toujours, d'accepter "*l'amnésie générale*".

Il y a surtout, dans ce "roman familial", une étonnante géographie humaine au climat incestueux : deux frères, Maurice et Octave Joyaux (le père), ont épousé deux sœurs, Laure et Marcelle Molinié (la mère). "*Voilà donc, écrit Cortanze, la conjonction : les deux couples vivent dans deux maisons mitoyennes, symétriques. Avec, dans la généalogie, deux axes : maternel (fantaisie, aristocratie, pratique du jeu, des armes et des chevaux), paternelle (dur travail de l'usine, gestion, discipline, problèmes concrets).*" Au premier plan, les femmes et un terrain d'investigation majeur pour un garçon précoce, curieux, sensible, autour duquel gravitent une mère, indépendante, drôle et douée pour l'imitation, une tante séduisante, intelligente (sorte de double maternel plus sévère), et deux sœurs aînées. Acteur et spectateur de son milieu, le jeune Philippe le devient aussi très tôt de son corps. Autre champ d'exploration essentiel, fondateur, qui s'éprouve par les maladies et aiguise les sens. C'est l'asthme et les otites, le souffle et l'oreille, la voix, le rythme (le jazz), le chant (l'opéra). La voie de l'écriture. C'est aussi la connaissance de la douleur "*sans laquelle, explique Sollers, la question du plaisir n'aurait aucun sens*".

Quand, à l'adolescence, cessent les maladies, cette "question" se cristallise et

se fixe sur une passion clandestine nommée E.S.M. ou Concha (*Une curieuse solitude*), ou encore Maria (*Studio*)... La belle exilée espagnole, anarchiste, qui entre au service de la famille Joyaux, devient "*la femme fondamentale, le souvenir sexuel principal (...). Elle lui indique, relève Cortanze, de façon extrêmement nette (...) que sa boussole insistante, directe, précise, discrète sera à jamais le sexe. Elle modèle une certaine image de la femme : généreuse et perverse, transmettrice magnifique d'expériences ; souvent étrangère, porteuse de dissemblance*".

"TOUT ENTIER ART"

Philippe Joyaux a alors quinze ans et vient d'ailleurs de s'inventer un personnage répondant au nom de Sollers, du latin *sollus et ars*, "tout entier art", qui signifie aussi habile, adroit, intelligent, ingénieux, rusé. Deux ans plus tard, en compagnie de son double, ce nouvel Ulysse largue les amarres pour Paris. Après un accostage difficile mais formateur à Versailles, les jésuites refoulent le navigateur aux lectures illicites. Retour à Bordeaux puis nouveau départ pour la capitale.

Sept années s'ensuivent, de déambulations, "*de chambres, de saoulerie et de drame*", comme le résume Sollers. Sept années où l'écriture s'impose comme une nécessité absolue. En 1957, Philippe Joyaux, selon la volonté maternelle, passe la barre à son double turbulent pour publier un premier texte, *Le Défi*, puis *Une curieuse solitude*, immédiatement célébrés, à la fois par Mauriac et par Aragon... A peine est-il salué par ces "*pères*" que le jeune homme vire en vent contraire. L'odyssée sollersienne vient de débiter. Cap sur *Tel Quel*, en pleine tourmente algérienne. Ensuite, mai 68, la Chine, New York, Venise et toujours Ré... La route est encombrée de rencontres, de conflits, de joutes sociales et d'incompréhension. Mais l'odyssée demeure solitaire - celle d'un "*homme-écrivain*" que Gérard de Cortanze, par le prisme de l'enfance, invite à lire enfin, autrement.

(1) Seuil, 1958, et Gallimard, 2000.